

Le lit et la coupe : autour du banquet romain

Il n'y a pas beaucoup à nous solliciter pour que vienne à notre esprit – bien aidé en cela par le cinéma – tout un imaginaire du banquet romain : lieu par excellence de toutes les débauches et de tous les excès, à la différence du raffinement grec, le banquet à Rome est hanté par des hommes rondouillards affalés sur des lits, au mieux occupés à empoigner de la nourriture, avant de s'essuyer les mains dans la chevelure de quelque esclave, ou d'aller se décharger l'estomac en vomissant les plats précédemment engloutis.

Le récit de Pétrone – la *Cena Trimalcionis* – n'y est sans doute pas pour rien.

L'exposé qui suit se propose d'éclairer certains aspects des pratiques alimentaires des Romains, en prenant appui sur les travaux de Florence Dupont, à qui est redevable la quasi-totalité des analyses ci-dessous. Il s'agit donc de cerner – en prenant régulièrement des appuis sur des textes précis – le rituel social qu'est le banquet à Rome, et le discours qui l'accompagne. Avec en arrière-plan la question suivante : la pratique de ce rituel convivial permet-elle d'approcher une identité culturelle romaine – une romanité identifiable et clairement distincte de l'identité culturelle grecque, telle qu'entrevue à travers la pratique du banquet en Grèce.

En guise de préambule : formes du banquet à Rome

Le texte de Pétrone focalise l'attention sur une forme de convivialité qui va effectivement requérir tout notre intérêt : la *cena*. Pour autant, il paraît nécessaire de replacer la pratique sociale du banquet à Rome dans un ensemble plus vaste, qui ne concerne pas que la sphère privée.

- Cette réalité peut s'approcher à partir d'un extrait du *Pro Murena* prononcé en novembre 63 par Cicéron.

Il s'agit pour Cicéron de défendre son client Lucius Muréna, qui vient d'être élu au consulat, et doit répondre d'une accusation *De ambitu*, c'est-à-dire de corruption électorale, intentée par Caton le Jeune. Les adversaires de Muréna lui reprochent d'avoir soudoyé les électeurs en leur offrant places aux spectacles et invitations à des banquets.

Cicéron défend Muréna en montrant que les actions de ce dernier sont dans le droit fil des traditions romaines et s'ancrent totalement dans le passé de Rome. Pour convaincre son auditoire, Cicéron prend l'exemple de Quintus Tubéron.

Nous sommes en 129 v. J.-C. Scipion Emilien, le vainqueur de Carthage, l'homme qui en 146 a mis un terme aux guerres puniques, et a joué un rôle décisif dans la promotion de l'hellénisme à Rome, vient de mourir. Il s'agit d'organiser des funérailles qui soient à la hauteur du personnage. Un neveu de Scipion, Quintus Maximus, charge un de ses cousins, – lui-même neveu de Scipion Emilien, et élève du philosophe stoïcien Panétius de Rhodes – , Quintus Aelius Tubero, de l'organisation du repas funèbre qui sera donné en l'honneur du grand homme.

Ce dernier causa le scandale et faillit briser sa carrière politique (il ne put accéder à la préture) en optant pour une vaisselle de médiocre qualité et des lits de planches recouverts de simples peaux de bêtes. Avec cette anecdote, Cicéron entend faire la démonstration que

la prodigalité est de droit à Rome – et que Muréna n’a fait que reprendre dans son comportement une tradition ancestrale, à laquelle il n’est pas bon de déroger.

Extrait *Pro Murena*, 73-74

3 observations :

- Les deux facettes du banquet à Rome : un versant privé, proprement désigné du terme *cena* ; un versant public, banquet sacrificiel, dont la connotation religieuse est première. Les termes utilisés dans ce cas sont *epulum, i, n – epulae, arum ou dapes, dapum*.
- Un banquet à Rome se signifie par des accessoires dont ils sont le symbole : l’utilisation de lits – *lecti* – permettant la position allongée indispensable lors d’un banquet. (ici, *lectuli*, mais *triclinium*, à l’origine le lit à 3 places caractéristique du banquet romain) ; le recours à une vaisselle qu’on produit à la vue de tous (ici, *vas*), avec pour objet emblématique la coupe, *poculum*, mais aussi *calix* entre autres.
- Le banquet à Rome est organisé dans un cadre social qui impose ses normes, fixant notamment le faste avec lequel cette forme de sociabilité doit être mise en œuvre. Qu’on songe au scandale évoqué ici d’un luxe jugé insuffisant au regard de la personnalité du mort qu’il faut honorer.

I. La *cena* comme rituel social

La *cena*, rituel social, réunit les membres d’un même groupe, et commence nécessairement l’après-midi. Elle se termine au plus tard quand le soleil se couche. Elle participe de la grande partition spécifiquement romaine entre *negotium* et *otium*. Cf fin de l’extrait du *Pro Murena*.

Les Romains libres et adultes banquettent couchés, à la différence des femmes qui sont présentes, mais normalement sont assises, tout comme les enfants. Signe que la détente – qu’autorise la position allongée – n’est accordée qu’à ceux dont les occupations sérieuses ont durci le corps.

Une *cena* se célèbre dans la salle à manger, qui est toujours un lieu couvert (si la *cena* a lieu dans un jardin, un *velum* est tendu au-dessus des convives). La salle à manger romaine comporte 3 lits offrant chacun 3 places. Il y a donc de 3 à 9 places – « du nombre des Grâces à celui des Muses ». La *cena* est totalement engagée dans le jeu social, rentre au rang des *officia*, des obligations sociales. L’utilisation du *triclinium* se fait en conformité avec la hiérarchie sociale, et la répartition des places est dictée par un code social strict.

La *cena* doit être perçue comme une des principales manifestations des plaisirs urbains – en lien avec cette activité éminemment civilisée qu’est le loisir.

Elle se doit d’offrir une nourriture qui dépasse celle du quotidien, et vise le superflu. Elle est le seul contexte toléré où des mangeurs – dans un rituel collectif du plaisir alimentaire – peuvent affronter les plaisirs de la nourriture, le plaisir perçu comme dangereux de la *gula*, la gourmandise. Seul contexte qui rend acceptable une sociabilité fondée sur le relâchement des corps – au sein d’une société qui ne promeut que l’*animus*, la fermeté, et le *labor*.

D’où la promulgation régulière de lois somptuaires visant à constamment encadrer ces plaisirs. Dès le 2nd siècle av. J.-C., ces lois limitent les types de nourriture, les quantités autorisées, le luxe de la vaisselle, les dimensions de la salle à manger, le nombre de cuisiniers...

Un enjeu social fort, dans cette société romaine, consiste dès lors à décrocher l’invitation – la *vocatio* – qui attestera de son inscription dans le bon réseau.

Plusieurs sources convergentes :

- a. Une inscription trouvée sur les murs de la basilique du forum de Pompéi
- b. Un extrait du *carmen* 47 de Catulle
- c. Un extrait d'une satire d'Horace, II, 7, constituée d'un dialogue entre Horace et son esclave, Davus, qui dans l'effervescence des Saturnales, s'autorise à dénoncer les contradictions chez son propre maître.

II. Le bon repas – ou le modèle idéal de la *cena*

Se dessine, dans plusieurs sources littéraires, une sorte de modèle idéal de *cena*, ou contre-banquet, qui se construirait sur d'autres principes que ceux couramment pratiqués.

Deux appuis possibles :

- Un extrait de la satire 6 du livre II des *Satires* d'Horace.
S'esquisse ici une forme de banquet qui ferait fi des normes sociales – et permettrait une réunion de toute la maisonnée sous l'égide du dieu Lare en un moment festif ; qui ne viserait pas la consommation de nourriture, du moins en minorerait l'importance, pour ne s'intéresser dans un second temps qu'au moment de la consommation du vin – en une sorte de transposition romaine du *symposion* grec : un moment tout entier tourné vers le plaisir de l'échange verbal, de la conversation, le *sermo*. Mais sans sacrifier aux ragots, et en ne visant que l'essentiel, se faisant véritable banquet philosophique. Ainsi, dans cet extrait, le banquet évoqué se tourne-t-il résolument vers le problème capital de la philosophie morale : la nature du souverain bien.
- Un extrait du *Cato Maior/De senectute* de Cicéron.
La parole est laissée à Caton l'Ancien, dans un discours qui se propose ici d'examiner les liens qu'entretient la vieillesse avec les plaisirs. A la vieillesse se trouvent réservés les plaisirs des repas modestes – *modica convivium*. Le modèle fourni par la vieillesse permet d'esquisser un bon usage des banquets, au cours desquels on doit viser la *delectatio* (et non la *uoluptas*, trop étroitement rattachée au corps) qu'offre le plaisir de la convivialité, infiniment supérieur au plaisir de la bonne chère, ou de la boisson.
Cet extrait nous introduit dans un rapport contrarié à la Grèce, repoussoir pour avoir privilégié le boire ensemble et le manger ensemble, là où il faut privilégier le vivre ensemble, - et se trouvent dès lors pointées comme typiquement romaines la présidence de table, *magisteria*, et la prise de parole qui n'est possible qu'à celui qui occupe la place adaptée dans le *triclinium*, le *locus summus*, - mais également brandie comme modèle, dès lors qu'on convoque le banquet littéraire et philosophique – c'est observable ici avec la référence au *Banquet* de Xénophon, dont un passage (2, 26) se trouve ici littéralement traduit, dans la reprise d'un propos attribué par Xénophon à Socrate, prônant l'accès à une ivresse graduelle.

A travers ces 2 extraits, s'approche donc un idéal de la *cena*, philosophique et littéraire, qui hante l'imaginaire romain, à replacer sans doute à bonne distance des réalités plus quotidiennes.

III. Les manières de table

Ainsi, on peut parallèlement être beaucoup plus sensible à tout un discours déployé à Rome concernant les bonnes et les mauvaises manières déployées à l'occasion des banquets.

La mise en scène du mauvais convive est récurrente.

- C'est ce qu'on entrevoit dans ce dialogue de comédie, extrait du *Miles gloriosus* de Plaute. Au début de l'acte III, Pleusiclès, un jeune Athénien, tente de récupérer avec l'aide de son esclave Palestrion sa maîtresse Philocomasie, enlevée à Ephèse par le soldat Pyrgopolynice.

Il demande ici à Périplectomène, un vieillard, voisin du soldat, s'il pourra compter sur son soutien. C'est l'occasion pour Périplectomène de se dépeindre sous les traits du convive idéal, même si l'on comprend que la part sérieuse du propos est ruinée par la conclusion de l'échange : ce vieillard de

comédie se dit prêt à endosser tous les rôles, à se faire, contrairement à ce que son âge pouvait laisser penser, le plus voluptueux des danseurs du ventre, *cinaedus*.

- Le convive indélicat est également présent dans le *carmen* 12 de Catulle, qui pointe du doigt le comportement d'Asinius Marrucinus.
- Autre comportement, celui évoqué dans l'extrait d'une épigramme de Martial (VII, 20)
- Cette figure de l'hôte indélicat se trouve également évoquée dans les 3 distiques élégiaques trouvée à Pompéi sur les murs du *triclinium* de la Maison du Moraliste. A mettre en rapport avec la fresque trouvée dans cette même maison, où l'on discerne un des invités, soutenu par un esclave alors qu'il est pris de vomissements.
- Une dernière mise en scène de cette figure peut se trouver dans la correspondance de Pline, dans la lettre de Pline à Septicius Clarus (I, 15). Il s'agit du convive qui, après avoir promis de venir manger avec son hôte, choisit finalement de répondre à une autre invitation.

IV. Les trois plaisirs constitutifs de la *cena*

- Le plaisir de la bonne chère

Le plaisir de la nourriture est essentiel dans le banquet romain. Cette consommation se déploie selon un rituel bien réglé : *Ab ovo usque ad mala*, de l'œuf jusqu'à la pomme.

Le banquet se déroule en 3 temps : la *gustatio*, la *summa cena*, les *secundae mensae*.

Les analyses de Florence Dupont s'emploient à restituer le cadre mental qui préside à ces règles.

La *cena* est rattachée aux valeurs de la ville : les nourritures qu'on y consomme doivent pour l'essentiel ne pas avoir été produites dans les domaines du maître de maison, mais achetées en ville au marché. Elles doivent nécessiter une dépense

Dans la *cena*, se trouve engagée une opposition forte entre les nourritures végétales – les *fruges* –, produits venus de la terre et de sa culture, et les nourritures animales – les *carnes* ou les *pecudes*.

Dans la représentation romaine de la nourriture, il y a une survalorisation forte de tout ce qui relève du mou, voire du pourrissant, sans que cette caractéristique relève d'une réalité. Les viandes, quelles qu'elles soient, relèvent du mou, parce que par nature destinées à pourrir. Les céréales et les légumes, eux, relèvent du dur, quels que soient leur aspect et leur consistance.

La *cena* est cet espace où se trouve réglé l'équilibre entre cette nourriture molle et amolissante, donc délectable, mais jugée peu nourrissante, et la nourriture frugale, et dure, des légumes, seule considérée comme authentiquement nourrissante. Au cours de la *cena*, on peut laisser libre cours à sa *gula* : une forme de sensualité qui semble à Rome être l'apanage des seuls hommes. Pour autant, la *gula*, quand elle devient une passion tyrannique, peut briser la vie d'un homme.

C'est ce qu'on peut voir dans l'extrait de la satire 7 (livre II) d'Horace. Le *gulosus* se ruine financièrement ; il devra bientôt mendier son plaisir, se faire dès lors parasite, puisque incapable de rendre les invitations ; enfin, il devient un homme déchu, atteint dans son corps et sa santé se délabre.

Qu'on envisage l'extrait de la deuxième épode d'Horace. L'usurier Alfius exprime longuement un rêve bucolique qui lui ferait préférer un repas frugal à ceux qu'il consomme ordinairement. La chute se charge de rappeler qu'il s'agit d'un rêve sans authenticité.

- Le plaisir de la consommation du vin

Il est partie prenante de la *cena*. On s'en rend compte par deux illustrations :

- Un extrait de la satire 8, du livre II des *Satires* d'Horace. Un dialogue s'engage entre le poète et Fundanius qui lui fait le récit de la *cena* à laquelle il a été convié la veille par le riche Nasidénus Rufus. Une anecdote fait apparaître la norme attendue en matière de consommation de vin.
- Le *carmen* 27 de Catulle pointe, lui aussi, le plaisir de la consommation du vin.

Ce poème a pu donner à penser que se trouvaient ici transposés, au cœur des pratiques romaines, les usages du *symposion* grec. S'esquisse ici l'espace rituel du *symposion* où les convives partagent le chant, le vin, l'amour en célébrant Dionysos, ici, le fils de Thyonè, pour accéder à une ivresse

dionysiaque. Or, il semble qu'à Rome la consommation du vin n'est pas détachée de la consommation de la nourriture, ni réservée à une partie ultime de la *cena*.

Or, pendant longtemps une lecture a prévalu : A l'origine aurait régné une *cena* typiquement romaine, marquée par la frugalité et l'austérité, et caractérisée par le fait qu'à la différence des usages grecs, on y mange en même temps qu'on y boit.

Puis, sous l'influence progressive de la Grèce, le luxe aurait gagné Rome, et aurait introduit une expansion de la *cena* romaine, qui se serait dès lors enrichi d'un second volet – proprement grec – proprement sympotique – et donc dédié à la consommation du vin. Cette partie aurait même fait surgir dans la langue latine tout un vocabulaire d'origine grecque pour la désigner – la *comissatio*, avec le verbe qui lui correspond *comissari* – attestant d'une hellénisation historique du banquet romain.

Or, cette thèse est aujourd'hui fortement remise en cause, notamment Par Florence Dupont qui corrige une analyse qu'elle avait contribué pourtant elle-même à mettre en place, notamment dans *L'Invention de la littérature*.

Cette remise en cause s'appuie sur le fait que les termes cités ci-dessus existent de longue date dans la langue latine (chez Plaute, Térence, puis Cicéron), bien avant la prétendue hellénisation des pratiques romaines, et sont de simples équivalents de *cena* et *cenare*.

Il n'y a donc pas une identité culturelle qui se serait vue remise en cause par l'introduction d'usages grecs. L'emploi de *comissari* révèle qu'il y a dans les représentations romaines nécessairement une composante voluptueuse dans la *cena*, qui n'est pas désignée autrement à Rome que par une référence à la Grèce. Le verbe célèbre simplement le banquet romain comme espace de plaisirs « grecs », c'est-à-dire comme lieu et moment où l'on « fait la fête ». La *comissatio* n'est donc pas dès lors une partie isolable du banquet romain, mais sert à indiquer la qualité voluptueuse de la *cena*, toujours susceptible d'être qualifiée de « grecque ». Tout ceci relève d'un imaginaire romain de la Grèce, renvoyant à ce que Florence Dupont appelle une Grèce interne et voluptueuse.

Dans ces conditions, tous les plaisirs sont susceptibles d'être qualifiés de grecs, à l'exception de ceux, spécifiquement romains, procurés par les plaisirs gastronomiques ? Même alors, force est de constater que les plaisirs de la *gula* eux-mêmes peuvent relever d'une désignation grecque. Il suffit de songer à l'emploi en latin du verbe *obsonare*. Ce verbe vient du grec ὀψώνιον, provisions de bouche, et signifie faire des courses pour un banquet, d'où banqueter, gueuletonner. A Rome, *obsonare* fait référence aux marchandises, chères et luxueuses, achetées sur la marché. Il s'agit d'un verbe caractéristique du luxe du banquet romain qu'on désigne systématiquement en des termes grecs.

- Le plaisir des divertissements

Dernier plaisir constitutif de la *cena* à mentionner, la présence de divertissements, *oblectationes*. Il est plaisant de voir qu'une ligne de fracture se constitue entre des divertissements vulgaires et populaires et des divertissements raffinés et intellectuels.

On en trouve une bonne illustration dans la lettre de Pline à Génitor (IX, 17) qui oppose les divertissements vulgaires que constitue la présence au banquet de bouffons, de danseurs du ventre et de fous, et les divertissements raffinés qui sont fournis par un lecteur, un joueur de lyre ou un comédien.

A tire de conclusion

Pour avoir une saisie complète du banquet romain, il faut sans doute avoir à l'esprit qu'il est aussi par excellence le lieu de la fête du langage, que s'y engage une dimension verbale essentielle – en continuité avec le banquet grec. Tous deux nécessitent une bonne culture littéraire et poétique, se ont lieu où l'on cite des vers, on rapporte des bons mots en vue de provoquer l'*hilaritas*.

On peut avoir un écho de cette culture, de ce raffinement dans le maniement du verbe, grâce à une lettre de Cicéron (*Ad Fam.*, IX, 26), datée de l'année 46, adressée au riche épicurien Lucius Papirius Paetus, retiré dans sa propriété de Naples.

Il s'agit d'une période de vacance pour Cicéron, du fait du désastre des temps. César a vaincu les armées de Pompée à Thapsus, Pompée lui-même a été assassiné, et Caton s'est donné la mort le 6 avril 46 à Utique.

Cette lettre est la mise en scène épistolaire d'une situation de banquet : elle est supposée être écrite alors que Cicéron est au banquet. Or, l'échange épistolaire se met au diapason de l'*hilaritas* attendue lors de la *cena*.

L'épistolier joue d'abord sur le dialogue fictif tenu à distance, joue sur la situation en affectant de l'indifférence vis-à-vis de la *cena*, considérée comme inférieure en intérêt comparée aux seules activités dignes, les activités littéraires.

Il convoque ensuite le jeu lettré. Cela l'amène à jeter un regard vers le monde grec : emploi d'un mot grec, référence au disciple de Socrate, Aristippe, le fondateur de l'École Cyrénaïque qui, avant Epicure, faisait du plaisir le Souverain Bien et dédia deux de ses ouvrages à la courtisane Laïs. Ensuite, cela le conduit à convoquer deux vers peut-être tirés d'un fragment de tragédie d'Ennius.

Cicéron privilégie enfin l'échange plaisant : au reproche supposé de tourner les choses graves en dérision, et de se livrer exagérément aux plaisirs de la table, Cicéron répond par deux arguments. D'une part, Paetus est le premier à tourner en dérision les choses sérieuses, lorsqu'il réduit à néant le questionnement philosophique de Dion. D'autre part, il n'a pas à se mêler des bons repas faits par autrui, lui qui se déclare tourné vers la frugalité en épicurien orthodoxe.

Dans sa formule conclusive, Cicéron met en équivalence la nourriture, *cibus*, et la plaisanterie, *jocus*, montrant l'importance de la dimension proprement verbale du banquet.

Nous proposons en préambule à ce parcours de caractériser la *cena* à partir de deux objets emblématiques *lectus poculumque*, le lit et la coupe. Peut-être ce couple marque-t-il trop la continuité du banquet romain avec le banquet grec ? Peut-être faut-il plutôt se mettre à l'écoute de Cicéron qui nous suggère un couple plus représentatif de ce qu'est la *cena* romaine, et remplacer notre titre premier par le suivant : autour du banquet romain : *cibus jocusque*, la bonne chère et le bon mot.